

# *Libretto*



BERNARD OLLIVIER

# SUR LE CHEMIN DES DUCS

La Normandie à pied,  
de Rouen au Mont-Saint-Michel

*Libretto*

© Libella, 2013.

ISBN : 978-2-36914-176-1

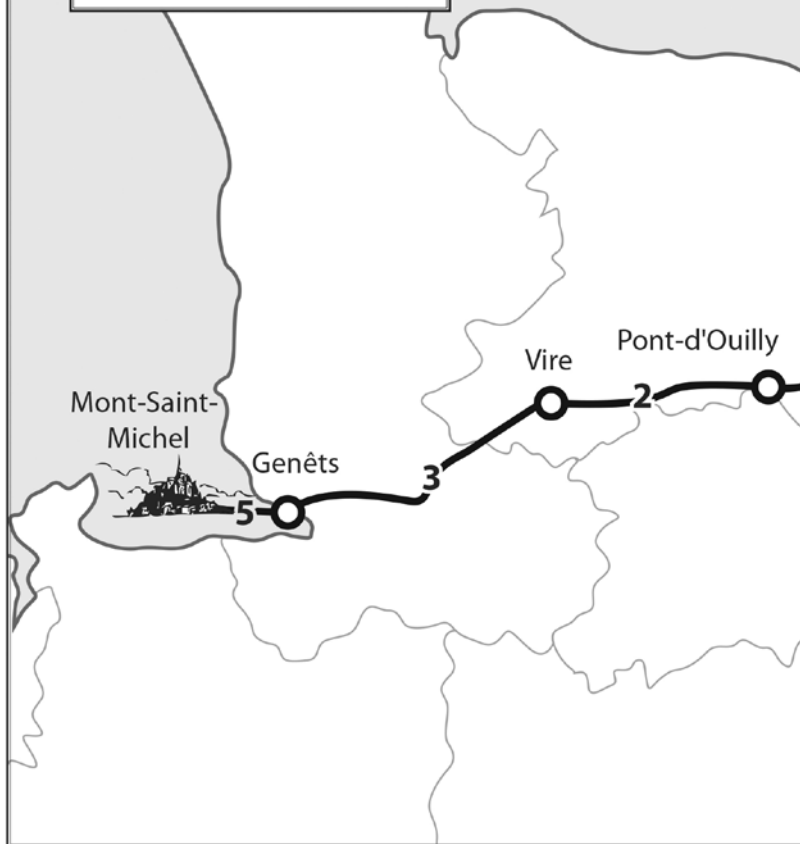
Six jours après avoir pris sa retraite, en avril 1998, déprimé et inconsolable de la mort de sa femme, ses enfants devenus adultes, Bernard Ollivier part à pied de Paris jusqu'à Compostelle afin de décider de ce qu'il va faire de sa vie. Arrivé au but, après 2 300 kilomètres parcourus, il revient avec deux projets : s'occuper de jeunes en grande difficulté en les reconstruisant par la marche, comme il vient de le faire pour lui-même, et continuer à avancer sur une route d'Histoire. Il entame en avril 1999 le voyage à pied sur la route de la Soie (12 000 kilomètres) et donne naissance en 2000 à l'association Seuil, dédiée à l'aide aux jeunes délinquants, qui leur propose le voyage comme une alternative à la prison.



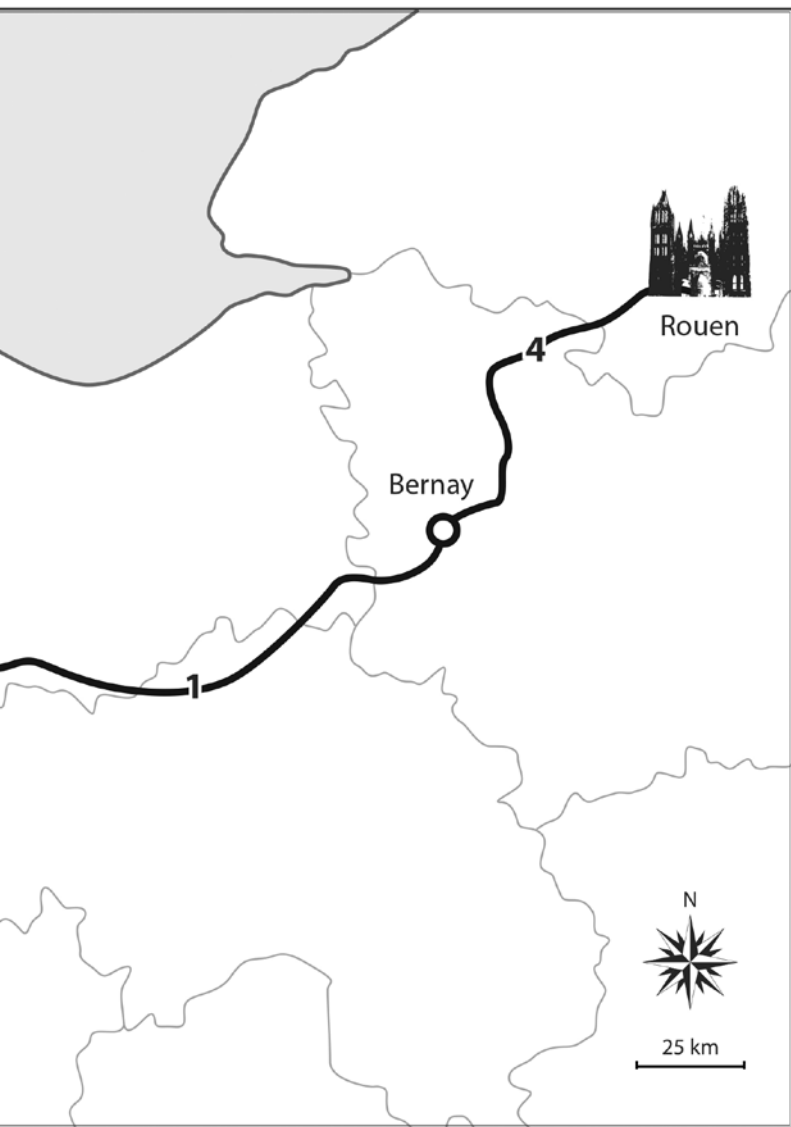
*À Marie-Paul Labéy*

## Le chemin des Ducs

○-1-○ segment de chemin  
numéroté dans l'ordre  
de sa réalisation









## EN GUISE D'ÉCHAUFFEMENT

En 2011, l'urgence et un agenda chargé m'avaient trop longtemps ligoté à une chaise. J'avais envie de retrouver les bonheurs de la randonnée, les rencontres, les bonnes fatigues, les minuscules et merveilleuses surprises que procure la marche lente, lesté d'un sac où ne trouvent place que quelques frusques et une gourde d'eau rarement fraîche, l'esprit libéré des scories d'une société qui nous bouscule par cent obligations, nous étouffe avec mille objets superflus.

La marche est physique et vous éprouve, elle est spirituelle et vous élève. Il y a un certain égoïsme dans le désir de partir. Mais le paradoxe du marcheur solitaire est qu'elle le conduit à la rencontre, à l'échange, au partage, au savoir. Le bonheur vient en marchant. Avancer, mettre son corps en mouvement, guérit de tout. La pluie, le vent, le gel et le soleil nous lavent de l'engourdissement du quotidien.

J'entre à petits pas dans ce qu'on nomme pudiquement « le quatrième âge ». N'est-ce pas le temps du repos ? Non, la beauté et les émotions n'ont pas d'âge. J'ai encore et plus que jamais envie de revoir des chemins creux, des petits matins noyés de brume, des levers de soleil lumineux, de cueillir une fleur ou un champignon au passage, de rêver au bord de vallées aussi douces que le dos d'une femme assoupie. Bref, j'ai envie de marcher. À son pas d'escargot, le marcheur pense

vite et, dans l'ensemble, grâce à la beauté et au silence qui l'entourent, plutôt bien.

Normand je suis et, comme tous « les imbéciles heureux qui sont nés quelque part <sup>1</sup> », j'en suis fier. Ou plutôt, par une union qui date de mes premiers vagissements et s'est poursuivie avec quelques intermèdes durant trois quarts de siècle, j'y suis attaché et j'y mourrai. Mais est-ce que je la connais vraiment, ma Normandie? Non. C'est pourquoi, dans une sorte de révision générale de vie, j'ai résolu de la parcourir à pied de bout en bout en empruntant le sentier millénaire des Ducs de Normandie qui fut chemin de pèlerinage vers le sanctuaire normand du Mont-St-Michel. À l'ordinaire, on marche vers l'aventure, l'inconnu, pour découvrir, pour s'étonner, s'instruire. Dans ce parcours, je vais, au contraire, retrouver des lieux que j'ai hantés dans ma jeunesse et, à mon âge d'homme, suivre mes propres traces. Né dans la Manche, grandi dans le Calvados, vivant aujourd'hui dans l'Eure, trois au moins des cinq départements que ce chemin traverse sont de grandes étapes de mon existence. Dans les deux autres, j'ai mille souvenirs et quelques amis.

Comme tout un chacun, j'ai dû courir pour me construire. Et dans la précipitation, on ne regarde pas les détails, ceux qui font pourtant une œuvre. La lenteur de la marche permet seule de pénétrer au cœur des choses, de contourner leurs artifices, de voir l'envers du décor. Je veux aussi m'instruire sur moi-même, m'enrichir de ces riens qui font une vie pleine et auxquels je n'ai pas toujours porté l'attention qu'ils méritaient. Comment résister à l'appel d'une piste qui serpente à travers des territoires concédés autrefois par le roi de France à un hardi Viking, un certain Rollon qui, philosophe, avait troqué le risque de périr d'un coup d'épée contre celui de

1. Thème de l'une des chansons de Georges Brassens.

mourir d'indigestion, tant la région était riche. Elle lui fut donnée entière et elle prit le nom des forbans du Nord qui ravageaient nos côtes et nos rivières. Ces envahisseurs violents que les armes n'avaient pu vaincre, abandonnèrent leurs drakkars et s'embourgeoisèrent dans les grasses prairies. Hélas, l'étroitesse d'esprit de certains hommes politiques a partagé la contrée en deux Normandie, alors qu'elle n'est qu'une seule entité. Et quelle idée d'en faire une « haute », arrogante et une « basse », qu'on prétendrait ainsi humilier ?

J'aime l'histoire des hommes avec passion et je compte relire avec mes pieds et ma tête le grand livre qui relie ces deux lieux de mémoire, Rouen et le Mont-St-Michel. Dans ces villes, ces faubourgs et ces champs, rôdent les âmes de Jeanne d'Arc, de Guillaume le Bâtard rebaptisé « le Conquérant » après la conquête anglaise, de Charlotte Corday et de Madame Bovary, de Nez-de-Cuir et de Prévert, sans oublier les soudards de la guerre de Cent Ans venus de la blanche Albion dont on aperçoit les côtes crayeuses par beau temps, car il fait toujours beau en Normandie. Comment n'être pas tenté par ces bocages qui ont offert au monde le cidre, le calvados, le camembert, le livarot, le pont-l'évêque, l'andouille de Vire et la côte de veau à la normande ? Dès que j'évoque ma native région, ces noms, ces lieux et ces rêves forment une ronde qui m'étourdit et me projette dans un délire mal maîtrisé de nationalisme régional et de patriotisme paysan. J'aime la Normandie, sa crème fraîche et ses filles de Viking aux yeux bleus comme ceux de ma compagne, pourtant ligérienne. Et comment résister à ce chemin qui passe à quelques lieues de ma maison à pans de bois, tordue par les intempéries comme un vieux laboureur par les rhumatismes, mais qui tient toujours au fil des saisons ? En empruntant le chemin des Ducs, je me rendrai visite à moi-même.

J'ai une relation compliquée avec les chemins de pèlerinage. Marcheur libre, je n'aime pas la manière dont ils

vous conduisent, ligotés par un fléchage à sens unique, vous menant là où ils l'ordonnent. Je veux pouvoir faire demi-tour si ça me chante, revenir sur mes pas jusqu'à la source si elle me rafraîchit. Je revendique mon statut de mécréant qui ne va pas chercher son salut, mais seulement son bonheur, sur ces sentiers millénaires.

Mais je les adore pour leur histoire, leur manière de larguer les amarres, de s'éloigner des églises pour s'approcher du ciel qu'on aperçoit entre les futaies. J'aime suivre à la trace les pas que d'innombrables pèlerins ont imprimés dans la glèbe. Que d'espoirs de paradis, de guérison, d'implorations de pardon ont été lancés par ces foules ignorantes et naïves ! Dans des temps où la vie était parfois un enfer, où la maladie et la mort planaient sans remède sur une humanité tourmentée, ils allaient, en sabots, en chemise, par tous les temps, vers un but à la fois terrestre et spirituel, implorant la délivrance de leurs tourments, quêtant le repentir, le payant de leur douleur et d'oraisons à chaque calvaire, dans l'espérance que le sanctuaire effacerait leurs péchés, qu'on leur offrirait là-haut un bonheur qu'on leur refusait ici-bas. C'est dans cette traînée de souffrances et d'attentes que réside l'humanité des chemins de pèlerinage, toutes religions confondues.

À quoi pensaient les pèlerins de l'an mil ? Temps violents où perdre la vie était moins grave que de risquer l'enfer. La loi, celle de l'Église, ne laissait aucune place au doute. Il fallait croire, ou faire semblant, sous peine de mourir. Le chevalier de La Barre eut la tête tranchée pour avoir refusé d'enlever son chapeau au passage d'une procession. On pouvait, qu'on soit seigneur ou cerf, riche ou pauvre, être condamné à partir pour délivrer le tombeau du Christ des infidèles, y perdre la vie pour y gagner son ciel. Ceux qui s'indignent à juste titre aujourd'hui de la violence religieuse de certains intégristes qui n'hésitent pas à tuer au nom de leur Dieu ne peuvent faire semblant d'ignorer qu'au temps des croisades

certaines «soldats du Christ» exterminaient des Juifs en chemin, puis sur place, allèrent jusqu'à embrocher et rôti des bébés arabes. Un peu plus tard, leurs enfants s'apprêtaient, toujours au nom du même Dieu, à passer par le fil de l'épée leurs concitoyens coupables d'hérésie albigeoise ou protestante et vice versa. Que de vies bien réelles écourtées au nom de promesses d'éternité.

L'histoire est écrite dans les chemins, plus difficiles sans doute à déchiffrer que les vieux grimoires. La vie en pleine nature abolit le temps. Sur les chemins des pèlerins, je me sens pousser des racines d'humanité. Je communie avec eux, et sans doute vais-je, moi aussi, chercher dans ces lieux déserts quelque raison de résister dans la société qu'on nous tricote, en essayant de nous convaincre d'adorer le veau dollar ou son jumeau, l'euro. L'argent se fait humble et rare sur les chemins. Il y serait ridicule. Qu'y ferait-il, tant le marcheur s'est dépouillé de tout superflu? Que pèsent quelques sous pour les sans domicile fixe des chemins à noisettes qui savent bien que, par la randonnée, on n'amasse que des amis par dizaines et des pas par milliers?





CHAPITRE I

ROUEN – BERNAY



Je me trouve donc, ce matin-là, au début du parcours où l'excellent guide<sup>1</sup> qui me conduira jusqu'au Mont a placé le kilomètre zéro. Le soleil d'octobre est lumineux et le temps frais. La signalétique est-elle défaillante, ou suis-je par trop distrait, mais j'ai eu quelques difficultés à trouver le point de départ du chemin. C'est pourtant simple, il suffit de grimper et grimper encore, les cinq cent soixante-cinq marches qui conduisent en haut de cette côte Ste Catherine chantée par les poètes. Ce n'est ni le dénivelé ni le poids du sac qui me coupent le souffle, mais la vue qui s'offre à moi quand je me retourne : une mer de toits d'où émerge comme un mat de navire la flèche de la cathédrale et, tout proche, le plus modeste clocher de l'église St-Maclou. Perchés ici et là sur les hauteurs, ces cubes blancs piqués de fenêtres sombres sont les modernes immeubles à loyer et beauté modérés. Sac à terre et cul sur une pierre, je m'offre un petit voyage dans le temps d'où émergent mille images qui semblent flotter sur cette vision de carte postale ; l'immense Gustave Flaubert, *Boule-de-Suif* du grand Maupassant et *Le Cid* de l'immortel Pierre Corneille ont pris la place des nuages et recouvrent la ville de gloire littéraire. Et cette autre image : celle du siège par les Anglais durant la guerre de Cent Ans. En 1418, la place

1. Voir bibliographie en fin de volume.

du Vieux-Marché n'est pas si vieille que ça et Jeanne d'Arc a six ans. La ville compte alors quelque soixante-dix mille habitants à l'abri derrière de puissantes murailles. Le verrou est efficace. Les assiégés ont tenté en vain quelques sorties pour briser la chaîne qui les enserre. La famine s'installe. Afin de résister plus longtemps, il est décidé de se séparer des bouches inutiles de ceux qui ne peuvent tenir une épée ou un arc. Dans des nacelles d'osier, on descend femmes, enfants et vieillards au pied des douves. Eux, au moins, pourront trouver à manger dans le gras pays qui entoure la ville. Mais le perfide Anglais trouve vite la parade. À la torture de l'estomac, il ajoute celle de l'esprit et interdit le passage aux fuyards. Ne pouvant ni s'éloigner ni remonter, les malheureux mourront de faim et de soif, arrosés par les larmes des fils, des pères et des époux qui observent leur agonie du haut des remparts. La reddition ne tardera pas.

Un petit vent frisquet met fin à ma rêverie. J'endosse mon sac et je descends lentement. Je veux briser l'élan que me donne la descente, ne pas me laisser entraîner par la pente en début de voyage. Ne pas rater par une hâte malvenue une seule beauté du chemin. J'en attends des merveilles. Après une vie où j'ai beaucoup pratiqué le voyage sur tous les continents, celui que j'entreprends ne fait guère plus de trois cents kilomètres de l'endroit où je me trouve jusqu'au fier Mont-St-Michel, « au péril de la mer ». J'ai ressorti une de mes cinq vieilles paires de godillots. Les semelles et les talons en sont bien usés, mais mes pieds les adorent. Néanmoins, mon antique sac à dos aux couleurs passées à force de soleils et de pluies, avec ses coutures qui s'effilochent et sa belle couleur rouge à peine rose aujourd'hui, aspirait à la retraite et a déclaré forfait. Je fais donc l'offrande, au chemin des Ducs, d'un sac flambant neuf. La pente raide me pousse vers la ville. La marée des toits se brise au pied de la butte boisée, piquetée des taches de rouille de l'automne. La

poussière rouge et noire des ardoises et des tuiles brouille l'image de la ville, si dense qu'on ne distingue pas les rues dont seuls les clochers émergent. Vue d'ici, comme un dragon qui somnole, la cathédrale dresse sa flèche et ses clochetons au milieu des toitures qu'elle écrase de sa masse. Je fais une halte au calme cimetière du Mont-Gargan protégé par un mur. Sur la petite porte, un employé à la piètre orthographe précise qu'en hiver les morts se couchent plus tôt, à 16 h 15 au lieu de 16 h 45, sauf, précise-t-il, les « jours fériers ». Le mur en aval est mangé par une vigne vierge où les rouges dominant, petite note joyeuse et saisonnière dans ce lieu de repos éternel et de pierres tombales en granit gris.

Pour ce premier jour de marche, l'étape est minuscule. Quelques kilomètres à travers la vieille ville de Rouen. Mais c'est compter sans l'histoire et l'architecture médiévale qui vont m'arrêter à chaque pas. Si les kilomètres sont comptés, le temps est suspendu. Il faudrait une semaine pour aller au bout de l'histoire et des trésors de cette ville. La première chausse-trappe est le quartier St-Maclou. C'est le nom de l'église autour de laquelle s'étendait, comme le veut la tradition, le silence du cimetière. Mais arrivée d'Asie par la route de la soie, la peste vint en 1348. Une première vague, suivie par plusieurs épidémies, en particulier la plus tueuse, celle de 1526, fit déborder les cimetières. Elle y envoya, dit-on, à Rouen comme dans toute l'Europe, un habitant sur quatre. Ensermée dans ses murailles, la ville manquait dramatiquement d'espace. Les vivants étant déjà à l'étroit, on jugea que c'était aux morts de faire de la place pour les morts. Aux nouveaux arrivés, ou plutôt partis, la terre du cimetière, aux anciens cadavres à peine décharnés, réduits à l'état d'ossements, l'aître St-Maclou. C'est un des lieux les plus fascinants de la ville. On entre par un des angles dans une grande cour rectangulaire de 48 mètres sur 32, fermée par quatre constructions de bois d'un étage. On y entassait les ossements

qui débordaient du cimetière voisin. Les poutres de chêne des constructions offrent des dizaines de sculptures naïves représentant des crânes, des tibias, des pioches, des cercueils. Au centre de la cour, quelques vieux tilleuls.

Après la mort, la vie ici reprit ses droits. C'est dans cet endroit propice à la mélancolie, restauré en 1851, que les frères des écoles chrétiennes décidèrent d'installer une école qui sera fermée en 1907. En 1911, elle est rouverte pour accueillir... un pensionnat de jeunes filles. Puis le temps fait son œuvre et les adolescentes parties, les bâtiments laissés à l'abandon sont la proie des charançons. En 1927, la ville de Rouen rachète l'ensemble pour le sauver du désastre. En 1940, le cloître St-Maclou devient le siège de l'école des beaux-arts.

La cour est ouverte au public. J'avais découvert ce lieu magique dans ma jeunesse et je le revois avec plaisir, mais je suis un peu frustré par le manque d'égards dont témoignent les autorités et les maîtres du lieu vis-à-vis des visiteurs. Je cherche vainement des informations sur l'aître. Ce n'est qu'en fouinant que je découvre, dans un coin de la cour, un petit écriteau imitant un parchemin qui contient quelques maigres informations sur l'origine du lieu. Mais il est placé de telle manière, de guingois et derrière une vitre sale, qu'on ne peut en lire qu'une partie. Comment pareil joyau peut-il, dans l'indifférence des élus, rester enfoui sous sa gangue ?

En ressortant, j'ai les pieds vissés au sol par les merveilles d'architecture médiévale de la rue St-Romain et de la rue Damiette. À l'ombre de la cathédrale, la rue des Moines et celle des Chanoines, derniers vestiges de la toute-puissance de la religion, montrent des façades sublimes, un peu penchées. Dans certains passages, un vélo passerait à peine. Les lieux gardent le lustre d'une période fastueuse où l'argent affluait, grâce aux indulgences plénières que les papes Jules II et Léon X accordaient aux riches donateurs qui offraient

leurs ducats en échange de quelques années de purgatoire. L'affaire devait être rentable puisqu'une construction de l'édifice est surnommée « la tour du Beurre ». Elle fut financée par les oboles de ceux qui, ayant mangé gras pendant le carême, sortaient leur bourse afin de racheter ce péché.

C'est presque dans l'ombre de la cathédrale que l'aître St-Maclou se situe. C'est dire si, pour visiter le sanctuaire, la distance est courte. Elle fut d'abord dédiée à saint Romain, mais elle fut finalement consacrée à la Vierge à la suite d'un royal vœu. C'était celui d'Anne d'Autriche qui, souhaitant avoir un héritier mâle et voyant son souhait exaucé, fit don d'une statue de la Vierge en argent massif du même poids que le bébé joufflu qu'elle venait de mettre au monde, le futur Louis XIV. Un autre récit situe le passage de la reine à Sahurs, et là encore le vœu exaucé fut, dit la chronique, récompensé par un cadeau semblable. Sans doute le même.

Pour parvenir à la cathédrale, il faut emprunter un passage qui longe les hauts murs du lieu ; le trail de St-Julien-l'Hospitalier. Sa légende procède d'un vieux truc d'écrivain dont sont truffées les légendes : la prédiction. À sa naissance, on murmure que ce Julien, qui n'est pas encore l'Hospitalier, tuera ses parents. Or il se trouve qu'il les adore. Bon fils, soucieux d'échapper à son tragique destin, il décide de quitter sa famille, se met au service d'un seigneur lointain qu'il sert dévotement jusqu'à ce que la mort l'emporte. Serviteur jusqu'au bout, Julien pousse la fidélité jusqu'à épouser la veuve de son maître. Puis il part guerroyer. Ses parents lui rendent visite alors qu'il chevauche au loin, l'épée à la main. Sa femme, elle aussi hospitalière, offre aux vieux sa propre tente et les y installe. Lorsque le bon fils revient de guerre en pleine nuit, il se mue en mari jaloux et son sang ne fait qu'un tour lorsqu'il aperçoit, dans la pénombre, un couple dans son lit. D'un coup d'épée justicier, il coupe en deux ceux qu'il a cru être sa femme et son amant. Et voilà, rien à faire pour